

Bernard

8^e P. o. gall

2573^a

^c
LAODAMIE,

REINE D'EPHRE.

TRAGÉDIE.

Par Mademoiselle BERNARD.

1688.

332 A. [1737.]

Laodamie, reine d'Épire (1689)

Catherine Bernard



s. n., 1734

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

ACTEURS.

LAODAMIE, Reine d'Épire.

NERÉE, la Sœur.

GELON, Prince de Sicile.

SOSTRATE, Prince d'Épire.

PHÉNIX, Ministre d'État.

MILON, Confident de Softrate :

ARGIRE, Confidente de la Reine.

PHÈDRE, Confidente de la Princesse.

La Scene est à Buthrote, Capitale d'Épire.

LAODAMIE,
REINE D'ÉPIRE.

TRAGÉDIE.

ACTE I.

Scène PREMIÈRE.

LA REINE, LA PRINCESSE, ARGIRE.

LA REINE.

Allez, ma Sœur, allez, laissez-moi ma tristesse,
En vain à l'adoucir votre amitié s'empresse.
À de si tendres soins je sçais ce que je dois
Mais il n'est que des pleurs & des malheurs pour moi.

LA PRINCESSE.

Madame, vous voyez le bonheur de vos armes,
La victoire pour vous peut-elle être sans charmes ?
Celle que maintenant on vient de remporter
Ne peut-elle du moins un moment vous flatter ?
Ces chants qui dans ce jour font retentir l'Épire,
Condamnent les chagrins dont votre ame soupire.
Qui pourroit plus que vous voir les vœux satisfaits ?

LA REINE.

Il est vrai : mais le sort par ses tristes bienfaits
Hâte l'instant fatal au reste de ma vie,
Où sous de dures loix je dois être asservie.
Attale qui revient en superbe vainqueur,
Va presser un himen où s'oppose mon cœur ;
J'y souscris cependant, & mon Sceptre demande
Que le bras d'un époux l'appuye & le deffende.
Les fiers Ætoliens à ma perte animés,
Tiennent depuis long-tems tous nos Peuples armés ;
Il faut leur opposer une puissance égale :
Mon Pere m'ordonna le triste hymen d'Attale.
Prince de Péonie, allié des Romains,
Il crut qu'il maintiendrait le sceptre dans mes mains :
Et si je n'obéis, moi-même je m'attire
Des ennemis nouveaux qui menassent l'Épire.
Je m'immole, & mon cœur peut-il ne sentir pas
Ses malheurs attachés au bien de mes États ?

LA PRINCESSE.

Si l'ordre souverain du feu Roi notre Pere,
Si des raisons d'État, la contrainte sévère,
Ne vous permettent pas de prendre un autre époux,
Madame, ce devoir va devenir plus doux.
Maintenant que ce Prince est couvert de la gloire

Que sur l'Ætolien lui donne la victoire,
Daignez envisager que de si grands exploits
Auroient pû mériter l'honneur de votre choix.

LA REINE.

Hé bien ! s'il a rendu son nom si redoutable,
Je le verrai plus fier, & non pas plus aimable,
Me demander ma main avec plus de hauteur,
Sans avoir mieux trouvé le chemin de mon cœur.
Cette férocité qui regne en son courage,
Son génie inquiet & toujours plein d'ombrage,
Révoltent contre lui ce cœur infortuné,
Qu'à vivre sous ses loix le Ciel a condamné.
Et n'avez-vous pas vû quel penchant le domine ?
Le Prince de Sicile à qui je vous destine,
Déjà par mille exploits redoutable & fameux,
Prêtoit trop de secours à nos destins heureux.
Attale, que bleffoit sa haute renommée,
N'a pû voir plus longtemps ce Rival dans l'armée ;
Et pour lui dérober des triomphes certains,
Il nous l'a renvoyé sous des prétextes vains.
Quel indigne motif ! quelle extrême injustice !
Et qu'avec lui l'hymen doit m'être un dur supplice !

LA PRINCESSE.

Madame, que je sens ce que vous endurez !
Que je plains vos malheurs !

LA REINE.

Ah ! vous les ignorez.
Votre cœur jusqu'ici n'a que l'expérience
D'un amour mutuel heureux dès sa naissance,
Que rien n'a traversé, qui ne peut à vos vœux

Offrir qu'un avenir encore plus heureux.
D'un bonheur si charmant remplie & possédée,
Comment de mes malheurs prendriez-vous l'idée ?

LA PRINCESSE.

Un des plus forts liens qui m'attachent à vous,
C'est ce même bonheur si tranquille & si doux.
Je tiens de vous, Madame, il m'en souvient sans cesse,
Le Prince de Sicile & toute sa tendresse.
Gelon encor guerrier & sans attachement,
Est par votre heureux choix devenu mon Amant.
Vos ordres de son cœur m'envoyèrent l'hommage ;
L'amour bientôt, l'amour acheva votre ouvrage.
Il ferra ces doux nœuds commencés par vos soins.
Mais, Madame, mon cœur ne vous en doit pas moins ;
Et ma tendre amitié pour vous se fortifie,
Plus cet amour répand de charmes sur ma vie.

LA REINE.

Goutez, ma Sœur, goûtez ces charmes innocens,
Et n'éprouvez jamais les ennuis que je sens ;
Un si triste entretien vous contraint & vous gêne ;
Laissez-moi me livrer au chagrin qui m'entraîne :
Cette mélancolie a trop peu de rapport
Aux charmantes douceurs qui comblent votre sort.
Allez, délivrez-vous...

LA PRINCESSE.

Madame, quelle injure...

LA REINE.

Non, de votre amitié, ma Sœur, je suis trop fure ;
Mais je sens malgré moi redoubler mes ennuis,

Il faut de la retraite en l'état où je suis.

Scène II

LA REINE, ARGIRE.

ARGIRE.

Quoi ! d'une Sœur aimée avec tant de tendresse,
Madame, en ce moment la présence vous blesse ?

LA REINE.

Te l'avouerai-je, hélas ! mais que puis-je cacher,
Quand je vois mes malheurs de leur comble approcher ?
Apprens donc à quels maux je vais être livrée.
Tu sçais quelle amitié m'unit avec Nérée ;
Mais, Dieux ! bientôt Gelon épouse cette Sœur,
Et Gelon en secret est maître de mon cœur,
Par le dernier traité d'Alexandre mon Pere,
Le triste hymen d'Attale est pour moi nécessaire,
Il faut exécuter ses ordres absolus,
Mille raisons d'État m'en pressent encor plus.
Ma Couronne est tremblante, & mon Peuple est rebelle.
Déjà trop fatigué d'une guerre cruelle,
Si j'attire sur lui de nouveaux ennemis,
Des rebelles Sujets se croiront tout permis.
Par l'intérêt d'un Trône où je suis enchaînée
Il faut que je subisse un cruel hymenée ;
Mais mon cœur se révolte, & sans cesse combat,
Et les ordres d'un Pere, & la raison d'État.
Helas, Argire, hélas, que nous serions heureuses
S'il falloit que toujours ces flâmes dangereuses,
Pour naître dans nos cœurs, attendissent du moins
D'un Amant empressé les ardeurs & les soins !

Mais souvent un penchant qui domine en notre ame,
Prévient ce qui devrait allumer notre flâme,
S'entretient de foi-même, & nous engage plus
Que les plus tendres soins qu'on nous auroit rendus.

Tel est l'amour forcé qui vers Gelon m'entraîne :
Rien ne flatta jamais cette secrète peine ;
Je le voyois pourtant n'engager point sa foi,
Ses hommages encor pouvoient tourner vers moi.
Mon ame, malgré moi, d'une maniere avide
Saisissoit un espoir si faux, si peu solide ;
Et d'une vaine erreur le charme ébloüissant
Formoit à mes devoirs un obstacle puissant.
Pour m'ôter cette erreur trop chere à ma foiblesse,
Je pris soin d'engager Gelon à la Princesse.
Combien m'en coûta-t'il ! à quels combats livré,
Combien mon triste cœur se vit-il déchiré !
Quels efforts ! Je croyois à moi-même severe,
Que l'on guerit l'amour quand on le desesperere,
Mes soins pour l'engager eurent trop de succès,
Ma rivale en jouïit. Helas à quel excès
Est allé cet amour qui me doit sa naissance !
Il n'en falloit pas tant pour m'ôter l'esperance.
Inutile secours pour ma foible raison,
Je croyois de leurs feux tirer ma guerison,
Et de chagrins jaloux je me trouve saisie !
Quel remede à l'amour ! Ciel ! que la jalousie...

ARGIRE.

Peut-être viendra-t'il enfin à vous guerir ;
Quand l'amour de Gelon aura sçu vous aigrir.
Mais, Madame, c'est lui que vous voyez paroître.

Scène III.

GELON, LA REINE, ARGIRE.

GELON.

Vous sçavez quel amour vos ordres ont fait naître,
Madame ; & ces beaux feux par vous autorisés,
Dans leur empressement pourront être excusés.
Mes vœux à la Princesse ont sçu ne pas déplaire,
Faut-il que sans obstacle un hymen se differe ?
Faut-il que mon bonheur ?...

LA REINE.

Il n'est pas incertain,
Prince, Attale revient, & je lui dois ma main
J'ai dessein qu'en ces lieux une même journée
Brille avec plus d'éclat par un double hymenée ;
Et pour le peu de tems qu'il faudra différer,
Sans doute votre amour n'en doit pas murmurer.

GELON.

Madame, souffrez donc qu'ici je vous expose
De mes empressements une secrète cause.
S'il faut du Prince Attale attendre le retour,
Je crains de le trouver contraire à mon amour.
Il va s'asseoir au Trône où le Ciel vous fit naître ;
Et par les sentimens qu'il m'a trop fait paroître,
Je ne me flatte pas que prêt à se voir Roi,
Sa plus tendre amitié doive tomber sur moi,
Aux vœux que j'ai formés s'il entreprend de nuire,
Par combien de détours pourra-t'il se conduire !
Que de moyens secrets sçaura-t'il pratiquer !
Ah, Ciel ! si mon bonheur venoit à me manquer,
Quel repentir suivroit la faute inexcusable,
D'avoir si mal usé d'un tems si favorable.

LA REINE.

Prince, vous comptez donc qu'Attale revenu,
Je cesse de jouir du rang que j'ai tenu,
Qu'il ne me reste plus ni crédit ni puissance ?

GELON.

Madame, d'un Amant souffrez la défiance,
Il s'allarme sans peine ; & plus un bien est doux,
Plus il nous semble prêt à s'échapper de nous.
Entrez dans ma faiblesse, approuvez-la de grace ;
Mon amour croit toujours qu'Attale le menace ;
Mais n'eussai-je pas lieu de craindre son retour,
Deux ou trois jours plutôt n'est-ce rien pour l'amour ?
Que n'en connoissez-vous la force souveraine,
Que n'avez-vous senti le charme qui m'entraîne.
Mais du moins un amour qui déjà vous doit tant,
À quelque droit d'attendre...

LA REINE.

Hé bien, foyez content.
Prince, à demain l'hymen ou votre cœur aspire.

GELON.

Ah, quel remerciement pourroit jamais suffire !

LA REINE.

Il n'en est pas besoin ; allez avec ma Sœur,
Prince, de vos destins partager la douceur.

Scène IV.

LA REINE, ARGIRE.

LA REINE.

Ah ! qu'il l'épouse, Argire, & qu'un prompt hymenée
Éteigne pour jamais ma flâme infortunée :
Qu'il l'épouse. Pourquoi voulois-je differer
Ce qu'avec tant de soin j'avois sçu préparer,
Ce qui seul peut briser des liens trop funestes ?

ARGIRE.

Oui, de l'Amour par là vous éteindrez les restes,
Madame, vous avez trop longtems combattu,
Pour ne pas faire enfin triompher la vertu.

LA REINE.

Elle triomphera, j'ai trop été blessée,
Quand il m'a laissé voir une ardeur insensée ;
Un fol empressement, un soupçon mal fondé.
Je l'abandonne aux feux dont il est possédé,
L'ingrat n'a point connu que son impatience
Paroissoit à mon cœur une mortelle offense ;
Il n'a pas seulement pris soins de démêler
Les secrets sentimens qui me faisoient parler.

ARGIRE.

Quoi ! le voudriez-vous ? votre ame trop éprise
À la Princesse, à lui sans cesse se déguise ?

LA REINE.

Il est vrai, ni mes yeux, ni ma bouche, jamais
De cet amour forcé ne découvrent les traits.
Je sçai bien m'imposer les plus dures contraintes ;

Je voudrois cependant qu'au travers de mes feintes,
Ce secret pénétré de qui ne peut m'aimer,
M'en fît plaindre tout bas & peut-être estimer.
Mais d'un pareil espoir l'erreur feroit extrême,
Il est trop occupé pour deviner qu'on l'aime ;
Subissons s'il se peut d'un cœur plus assuré
L'hymen, le triste hymen qui nous est préparé,
Et ne prétendons point que l'on nous tienne compte
Du vertueux effort d'un feu qui se surmonte.
Ciel ! je fremis encor du destin qui m'attend,
Attale vient, Attale approche à chaque instant,
Mais que nous veut Sostrate ? est-il tems qu'il m'accable
D'un inutile amour qui le rend haïssable ?

Scène V.

LA REINE, SOSTRATE, ARGIRE, MILON.

SOSTRATE.

Une triste nouvelle arrive dans ces lieux !
Madame, Attale est mort.

LA REINE.

Attale est mort ! Ah Dieux !
Et sur quel fondement la nouvelle semée... ?

SOSTRATE.

Un des siens maintenant arrive de l'armée,
Attale vous venoit apporter les lauriers,
Et pressé de vous voir, devoit les guerriers.
Près de la Péonie une troupe cruelle
A porté sur ce Prince une main criminelle ;
Attale a succombé, Madame, sous leurs coups,

Le Ciel en le souffrant nous marque son courroux ;
Tout l'État aujourd'hui sentira votre peine.

LA REINE.

Attale auroit péri ! la mort feroit certaine !
Quel changement soudain pour l'État & pour moi !
Allons éclaircir mieux l'avis que je reçois.

Scène VI.

SOSTRATE, MILON.

SOSTRATE.

C'en est fait, cher Milon, je me suis fait justice,
J'ai su mener ce coup avec tant d'artifice,
Qu'à jamais du soupçon je me mets à couvert,
Et du Trône à la fin le chemin m'est ouvert.
Tout ce qu'a pour objet le feu qui me dévore,
Le Trône où je prétends, la Reine que j'adore,
Attale trop heureux venoit me le ravir,
Et je n'aurois osé moi-même me servir !
Non. Exempt du soupçon je jouirai d'un crime
Que la gloire & l'amour rendent trop légitime.
Profitons-en du moins, cher Milon, hatons-nous.

MILON.

N'en doutez point, Seigneur, la Couronne est à vous,
Le sang qui de si près vous unit à la Reine,
Promet à vos desirs la grandeur souveraine.

SOSTRATE.

La Reine m'a toujours marqué de la froideur,
Quoiqu'elle eût pour Attale une assez foible ardeur.

MILON.

Pouvoit-elle à vos vœux être plus favorable ?
Attale étoit pour elle un choix indispensable.
Elle évitoit vos soins trop remplis de danger.
Pour un cœur asservi qui n'osoit s'engager.

SOSTRATE.

De ma crainte secrète il faut que je t'instruise ;
Je crains qu'un autre amour dans son cœur ne me nuise.

MILON.

Un autre amour ! Seigneur, jamais de cette Cour
Les yeux les plus perçans ne virent cet amour.

SOSTRATE.

J'ai les yeux plus perçans que cette Cour entière :
L'amour, l'ambition me prêtent leur lumière,
Non que je sois certain de ce que j'apperçois,
Je ne le sçais pas tant, Milon, que je le crois :
Je le sens, & toujours une secrète haine
Marque à mon cœur l'objet préféré par la Reine.
Il me semble en un mot que Gelon est aimé ?

MILON.

Hé de quoi votre esprit peut-il être allarmé ?
Gelon à la Princesse offre tous ses hommages,
La Reine le permet ; de si clairs temoignages...

SOSTRATE.

La Reine à cet amour n'a point dû s'opposer
Tant qu'Attale vivant fut prêt à l'épouser ;
Elle a sous une longue & dure retenue
Renfermé dans son ame une ardeur inconnue.
Milon, que sçavons-nous si cette même mort
Que j'apprends en ce jour avec tant de transport,
N'a point encor pour elle un plus sensible charme ?
A-t'elle répandu seulement une larme ?
Fait entendre un soupir ? Peut-être en ce moment
Ses yeux ont vû le Trône ouvert pour son Amant.
Ah ! d'un pareil espoir s'il faut qu'elle se flatte,
S'il faut qu'un autre amour me dérobe l'ingrate,
Mon bras à tous les deux fera plutôt fatal ;
Je n'en ai pas tant fait pour servir un Rival.
Oui, plutôt immolés à ma juste colere,
Ils verront ce que c'est qu'un cœur qu'on désespere.
Je n'épargnerai rien : j'ai du cœur, des amis,
Des desseins de regner dès longtems affermis,
De vrais droits sur l'Épire ; & si je n'en suis maître,
J'empêcherai qu'un autre au moins ne le puisse être.

MILON.

Ne craignez rien, Seigneur : fiez-vous à vos droits ;
Ce Prince comme vous descend-t'il de nos Rois ?
Tandis que son aîné regne dans la Sicile,
Banni de son Païs l'Épire est son azile,
Sans appui, sans soutien, étranger dans ces lieux.

SOSTRATE.

Je sçai que j'ai pour moi mon rang & mes Ayeux ;
On ne peut me ravir le Trône avec justice,
Mais je crains de Phenix l'audace & l'artifice.
Il me hait ; & craignant de se voir mon fujet,

Il pourroit de Gelon appuyer le projet.
À ce Rival d'ailleur attaché sans réserve,
Pour son propre intérêt il faudra qu'il le serve.
Il verroit sous ce regne augmenter son pouvoir.
Prévenons les efforts puisqu'on les peut prévoir.
Ce Ministre insolent estimé de la Reine,
Va servir son amour & va braver ma haine.
Agissons, cher Milon, ne nous reposons pas,
Et le Trône & la Reine ont pour nous trop d'appas.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Scène PREMIÈRE.

LA PRINCESSE, PHÈDRE

LA PRINCESSE.

La mort d'Attale enfin n'est que trop assurée,
D'un rigoureux hymen la Reine est délivrée,
Gelon unit demain son sort avec le mien,
Mon bonheur est parfait, il n'y manque plus rien.
Les chagrins de ma Sœur y mettoient un obstacle,
Mais pour l'en délivrer le Ciel fait un miracle ;
Quoiqu'au destin d'Attale on doive de pitié,
La mienne dans mon cœur cede à mon amitié.
Que la Reine a souffert ! qu'elle a versé de larmes !
Ses pleurs de mon amour troubloient les plus doux charmes.
J'ai souhaité cent fois dans le fond de mon cœur
Souffrir plutôt les maux, & qu'elle eût mon bonheur.

Conçois-tu l'horreur d'être à l'objet de la haine,
Et peut-être elle aimoit pour comble de la peine.
Elle a trop murmuré contre un fâcheux lien,
Et l'on ne hait pas tant lorsque l'on n'aime rien.

PHÈDRE.

Qui pourroit-elle aimer ? Sostrate qui l'adore
Nous fait voir tous les jours l'ennui qui le dévore.
Un Amant que l'on aime est-il si malheureux ?
Non, lorsqu'on le contraint de captiver les vœux,
Un autre caractère au moins est dans les plaintes.

LA PRINCESSE

L'honneur du Diadème a d'étranges contraintes.
La Reine a dû cacher le secret de son cœur
Sous les dehors cruels d'une fière rigueur ;
Et l'on rend malheureux quelquefois ce qu'on aime,
Pour mieux dissimuler ce qu'on souffre soi-même.
Mais Cineas, Iphis, à la suite attachés,
De ses appas encor nous paroissent touchés ;
Par toute leur conduite ils le font trop comprendre ;
Et quoique par leur rang ils doivent peu prétendre,
Leurs vertus peuvent plaire avec un grand amour.
Nous saurons ce secret peut-être dans ce jour ;
La Reine en liberté de rompre le silence,
À ma tendre amitié doit cette confiance.
Peut-elle me cacher ?... Mais elle vient à nous.

Scène II.

LA REINE, LA PRINCESSE, PHÈDRE.

LA PRINCESSE.

Lorsque tout votre État tourne les yeux sur vous,
Que sçachant vos chagrins, curieux, il s'applique
À voir si c'est amour ou si c'est politique ;
Permettez-vous ici, Madame, qu'une Sœur
Cherche vos sentimens au fond de votre cœur.
Vous n'aimiez pas Attale, & sa mort vous délivre
D'un devoir que vos vœux trouvoient cruel à fuivre.
Vous vous en expliquiez quelquefois avec moi.

LA REINE.

Les chagrins qu'une mort toujours traîne après soi,
Le changement soudain que fait celle d'Attale,
Sa perte qui peut être à mes États fatale,
M'empêche de sentir mon cœur en liberté ;
Ce cœur est moins esclave, & non moins agité.

LA PRINCESSE.

Mais vous êtes du moins exempte de la crainte
De subir par l'hymen une dure contrainte.
Depuis qu'Attale est mort votre cœur est à vous ;
Et s'il pouvoit avoir des sentimens trop doux,
Il doit enfin céder au penchant qui l'entraîne.
Qui vous arrêteroit ? Vous êtes libre & Reine.
Peut-être que vos vœux sont tous pour la grandeur,
Mais si vous n'aimez pas, il vous manque un bonheur.

LA REINE.

Que n'est-il vrai, ma Sœur, que je sois insensible.
Que le Trône à l'amour n'est-il inaccessible,

Puisque si rarement il y peut être heureux.

LA PRINCESSE.

Il n'est plus de devoir qui contraigne vos vœux.
Qu'il m'est doux de penser que votre cœur soupire !
J'aime, & permettez-moi, Madame, de le dire,
Cette conformité d'ardeurs, de sentimens
Fait une liaison entre tous les Amans.
Aimez : l'Amour vous doit tout ce qu'il a de charmes,
Pour vous récompenser d'avoir versé des larmes.
Couronnez aujourd'hui votre aimable Vainqueur ;
Quel plaisir de donner un Sceptre avec son cœur !

LA REINE.

Il n'est pas tems encor de me trouver heureuse,
De ma félicité l'apparence est trompeuse :
Ma gloire & mon amour ont peine à s'accorder.

LA PRINCESSE.

Votre gloire ! & comment se le persuader ?

LA REINE.

Oui, ma gloire tremblante à ces combats me livre :
En la place où je suis ai-je un cœur pour le suivre ?

LA PRINCESSE.

Solstrate, je le vois, n'a pû se faire aimer ;
Peut-être un plus heureux aura sçu vous charmer ;
Et dans un moindre rang des vertus plus sublimes
Rendent pour cet Amant vos soupirs légitimes.
Madame, cependant vos vœux sont combattus,
Vous craignez que son rang n'efface ses vertus ;

Mais quel scrupule vain tient votre ame gênée ?
Pour vous tyranniser êtes-vous couronnée ?
Votre Amant sur le Trône y fera respecté ;
Puisqu'il a su vous plaire, il l'a trop mérité.

LA REINE.

Je vous en ai trop dit, mon cœur n'a pu se taire,
Mais vous ne saurez point l'objet qui m'a su plaire.
Laiçons, ma Sœur, laissons ce discours dangereux,
Dans l'état où je suis ne flattez point mes vœux.
Mais j'apperois Sostrate ; il faut que je l'évite.

Scène III.

LA PRINCESSE, SOSTRATE.

SOSTRATE.

Je vois que pour me fuir, Madame, l'on vous quitte ;
Quand on est malheureux que l'on est importun !
Mais ne craignez-vous rien ?

LA PRINCESSE.

Quel sort nous est commun ?

SOSTRATE.

Je vous donne un avis fâcheux, mais nécessaire ;
Madame, il n'est plus tems avec vous de se taire.
La Reine dès longtems m'inspira de l'amour ;
Quoique mon désespoir ait pu le mettre au jour,
Ma jalousie encor vous étoit inconnue ;
Il faut vous faire part du poison qui me tue,
Peut-être ferez-vous à plaindre autant que moi.

Le Prince Attale est mort, Madame, il faut un Roi.

LA PRINCESSE.

Seigneur, à ce discours je ne puis rien comprendre.

SOSTRATE.

La Reine obéissant aux ordres d'Alexandre,
Reçoit un époux qui n'avoit pas son cœur.
Sa mort ne devoit point lui causer de douleur ;
Aussi par moi d'abord la nouvelle portée,
Avec peu de chagrin parut être écoutée.
Mais depuis, son esprit triste, inquiet, confus,
Nous marque des desseins formés & combattus ;
Elle a droit à son gré de donner la Couronne,
Mais à ce qui paroît la liberté l'étonne,
Son cœur à s'en servir trouve quelque embarras.

LA PRINCESSE.

Hé bien, Seigneur ?

SOSTRATE.

Peut-on ne le soupçonner pas,
Si Gelon en secret de son cœur étoit maître ?

LA PRINCESSE.

Elle aimeroit Gelon ! ah cela ne peut-être,
Je le tiens de sa main, elle me l'a donné ;
C'est par son ordre exprès que notre amour est né.
Il n'en est pas moins sûr, Madame, qu'elle l'aime,
Et vous cherchez en vain à vous tromper vous-même.

LA PRINCESSE.

Qui vous l'a donc appris ?

SOSTRATE.

Croyez-en mes fureurs ;
Un amant malheureux connoît tous les malheurs.
J'ai surpris mille fois cette Amante attentive
Aux charmes du Vainqueur qui la tenoit captive ;
J'ai vu malgré ses soins ses yeux se déclarer,
Sa bouche l'applaudir, & son cœur soupirer.

LA PRINCESSE.

Hé d'où vient donc, Seigneur, que par vous découverte
Cette flâme à mes yeux ne s'est jamais offerte ?

SOSTRATE.

Ah, vous étiez aimée, & votre Amant & vous.
N'étiez jamais remplis que d'un bonheur si doux ;
Vous ne connoissiez point d'autres feux que les vôtres,
Votre amour mutuel vous cachoit tous les autres ;
Contente de son cœur, vous n'alliez point chercher
Si quelqu'un en secret vouloit vous l'arracher
Il faut des yeux jaloux pour voir une rivale.
Moi qui suis éclairé d'une flâme fatale,
Moi qui poursuis un cœur & ne puis l'acquérir,
J'en ai cherché la cause & l'ai sçu découvrir.

LA PRINCESSE.

Vous devez l'avouer, cette marque est douteuse.

SOSTRATE.

Ah ! vous en croyez trop une amitié trompeuse.
Vos intérêts ici, Madame, font les miens ;
Arrêtez un captif qui rompra vos liens.
La Couronne est un bien qui fait un infidelle.
La Reine va l'offrir, courez au devant d'elle,
Je n'épargnerai rien pour servir votre amour ;
Mais prenez quelques soins, Madame, à votre tour.

Scène IV.

LA PRINCESSE, PHEDRE.

LA PRINCESSE.

Que croirai-je ? La Reine à mes yeux s'est émuë :
Je n'en ai point tremblé, j'étois trop prévenue.
Helas ! il est aimé, Phedre, tout me le dit :
Le secret qu'elle cache, & son air interdit,
Les malheurs de Sostrate, & sa jalouse rage,
Les charmes de Gelon, en faut-il davantage ?
Va, cours dis-lui qu'il vienne ; apprens lui mes douleurs.

Scène V.

LA PRINCESSE, seule.

Ciel ! m'as-tu réservée à de si grands malheurs ?
Ma Sœur me trahit-elle ? Une Sœur tant aimée
Brûle-t'elle des feux dont je suis enflâmée ?
Après tout, ai-je lieu de craindre ce danger ?
Si la Reine l'aimoit, pourquoi me l'engager ?
Cette raison par moi fut toujours écoutée,

D'où vient que de mon cœur elle n'est plus goûtée ?
La crainte, les soupçons qui m'étoient inconnus,
Dans mon tranquille cœur en foule sont venus ;
Quels mouvemens cruels, quels transports m'ont faïtie !
Est-ce toi que je sens, funeste jalousie ?
Vas-tu dans nos esprits répandre tes fureurs ?
Vas-tu donc arracher l'amitié de nos cœurs ?
Mais pourquoi me livrer sans réserve à ma peine ?
Sur l'avis d'un jaloux n'accusons point la Reine ;
Ces odieux soupçons sont trop tôt écoutés,
Attendons pour le moins de nouvelles clartés.

Scène VI.

LA PRINCESSE, PHEDRE.

PHEDRE.

Je n'ai pô voir Gelon, il étoit chez la Reine ;
Votre hymen est remis, & c'est ce qui l'y mene,
Seule en son cabinet, la Reine l'a mandé.

LA PRINCESSE.

Il est avec ma Sœur ! l'hymen est retardé !
On ne m'en parle point ! Ah, disgrâce trop fure !
Tout est perdu, j'en sens le malheureux augure,
Je vois, Phedre, je vois que notre hymen remis,
Helas ! dans peu de jours ne fera plus permis.

PHEDRE.

La Reine est généreuse, & vous aime, Madame ;
Et quand elle verra le trouble de votre ame,
Eût-elle de l'amour, la gloire & la pitié
La forceront encore à suivre l'amitié.

Si Gelon est constant, que peut-elle entreprendre ?
Elle aura des égards pour un amour si tendre :
Espérez de goûter bientôt un plein repos ;
La constance est toujours la vertu des Heros.

LA PRINCESSE.

Ah ! Phedre, les Heros n'écoutent que la gloire,
Et l'amour n'est pour eux qu'un sujet de victoire.
Il me sacrifiera peut-être sans ennui,
Hélas ! & j'eusse tout sacrifié pour lui.
On lui va donc offrir un Trône & tous ses charmes,
Quand je ne puis donner que mes vœux & mes larmes :
Quelle inégalité ! Ciel injuste ! & pourquoi,
Puisque j'aime un Heros, n'en puis-je faire un Roi ?

PHEDRE.

Mais...

LA PRINCESSE.

Ne t'oppose point à ma douleur mortelle ;
Hé pourrois-je penser qu'il me seroit fidelle ?
Quand il seroit constant, il fera malheureux,
La Reine vengera le mépris de ses feux ;
Une amante outragée, une amante qui regne.
Voilà tous les malheurs qu'il faut donc que je craigne,
Chère Phedre ; & tu vois que le moindre est celui
De le trouver fidelle, & n'être point à lui.
Je ne puis sans le voir demeurer davantage ;
Entendons-le du moins, & sachons s'il s'engage :
Allons, il faut fixer nos mortelles douleurs,
Apprenons pour quels maux doivent couler nos pleurs.

Scène VII.

LA PRINCESSE, PHEDRE, PHENIX.

LA PRINCESSE.

Arrêtez-vous, Phenix : quel sujet vous amene ?
Vous qui sçutes toujours les desseins de la Reine,
Pourquoi de mon hymen a-t'on remis le jour ?

PHENIX.

La triste mort d'Attale affligeant cette Cour,
Pour causer ce délai, Madame, a pû suffire ;
C'en est une raison que je venois vous dire.
Il en est une encor dont je n'ose parler ;
Mais, Madame, après tout, pourquoi vous le céler ?

LA PRINCESSE.

Parlez, à tous les maux mon ame se prépare.

PHENIX.

Pour Gelon dès ce jour le Peuple se déclare ;
Peut-être de son sort ce sont là les apprêts ;
C'est ainsi que le Ciel prononce ses Arrêts.

LA PRINCESSE.

Mais n'est-ce point plutôt qu'une brigue secrète
Produit en sa faveur cette ardeur indiscrette ?
Car on pourroit douter, quoiqu'il ait mérité,
Que sans un Chef ce zele eût sitôt éclaté.

PHENIX.

Jamais, vous le sçavez, mon cœur ne se déguise ;
J'avoûrai cependant que sans mon entremise,
Le Peuple pour Gelon a pris cette chaleur :
Tout ressent en ces lieux les fruits de sa valeur.
J'ai vû dans tous les cœurs le zèle qui m'anime ;
Mais je l'ai fait parler, & je l'ai pu sans crime.
S'il faut à ses vertus encor quelque secours,
Qui de ses grands destins favorise le cours,
J'y porterai l'ardeur que de soi-même inspire
L'intérêt d'un Heros si digne de l'Empire.
Imitez-moi, Madame, & faites-le regner ;
Mais ce n'est pas à moi d'oser vous l'enseigner ;
Vous-même...

LA PRINCESSE

Vous a-t'il chargé de ce message ?
Dieux ! Gelon veut regner, j'entends trop ce langage.

PHENIX.

Il aime la grandeur quoiqu'il soit amoureux,
Et le bien de l'État doit balancer ses vœux.
À monter sur le Trône un grand peuple l'invite.
Voyez l'effet soudain que produit son mérite,
Madame, & ce qu'encore aujourd'hui j'entrevois ;
Et vous-même jugez s'il peut n'être pas Roi.

LA PRINCESSE.

Ah, Ciel !

Scène VIII.

PHENIX, *seul*.

Ta fermeté, Phenix, t'est nécessaire,
C'est ta haine aujourd'hui que tu dois satisfaire.
Sostrate veut regner, il faut le prévenir ;
Si tu manques ce coup, il sçaura t'en punir.
Je servirai la Reine ! Une allegresse extrême,
Quand j'ai nommé Gelon, m'a fait voir qu'elle l'aime.
Je la mets en état d'oser suivre son cœur :
Malgré tous les égards qu'elle auroit pour sa Sœur,
Agissons ; un moment est quelquefois utile.
Couronnons aujourd'hui le Prince de Sicile,
Il me devra le Trône, & j'en ferai l'appui ;
Pour lui je vais tout faire, & j'attends tout de lui.

Fin du second Acte.

ACTE III.

Scène PREMIÈRE.

LA REINE, ARGIRE.

LA REINE.

Je suis en liberté, je puis t'ouvrir mon ame,
Argire, tout concourt au succès de ma flâme :
Je vois en sa faveur mille vœux se former,

On me marque l'objet que mon cœur doit aimer ;
Mais quoiqu'à mon bonheur tout mon Peuple conspire,
Il ne peut me donner le cœur que je désire :
J'ai vû tantôt Gelon, & l'ai fait appeller,
Mais, Argire, jamais je n'ai pû lui parler ;
De son hymen remis la subite nouvelle
Lui mettoit dans les yeux une douleur mortelle ;
Il ignoroit encor qu'on le vouloit pour Roi :
J'ai voulu le lui dire, & l'ai tû malgré moi.
Trop timide j'ai craint en le faisant entendre,
De marquer l'interêt que l'amour m'y fait prendre.

ARGIRE.

Parlez, Madame ; un Trône a des charmes trop doux,
Et vous verrez bientôt Gelon à vos genoux.
Sacrifieroit-il tout pour un amour frivole :
Du Trône ou de l'amour, c'est l'amour qu'on immole ;
Il vaut mieux être Roi qu'être parfait Amant.

LA REINE.

Quoi donc ! il m'aimeroit pour regner seulement ?
Ah ! si la passion pour moi n'est pas sincère,
Je sçaurai démêler un si faux caractère ;
Non, si le Trône seul est l'objet de ses vœux,
Qu'il ne s'attende point d'être jamais heureux.
Que dis-je ? en suis-je donc à ces délicatesses ?
Ce cœur qui de l'amour sent toutes les faiblesses,
Pourroit de cet Amant refuser les soupirs,
Parce qu'une Couronne aideroit ses desirs ?
Et ne serois-je pas encore trop heureuse
De souffrir de ses vœux l'apparence trompeuse ?
Je crains qu'à quelque prix que l'ingrat pût m'aimer,
Mon amour de ses soins ne se laissât charmer.

ARGIRE.

Pourra-t'il résister à tant d'amour, Madame ?

LA REINE.

Helas, que ne laissois-je au moins agir son ame !
Si je n'eusse formé moi-même son lien,
Peut-être il m'eût aimée, ou n'auroit aimé rien.
Pour m'obéir peut-être il aima la Princesse.
Qu'il me rende ce cœur dont je fus trop maîtresse.
Mais quoi ! veux-je en effet l'arracher à ma Sœur,
Une Sœur qui sur moi fonde tout son bonheur ?
D'enlever son Amant j'aurois la barbarie ?
Je sçai ce qu'il inspire, elle en perdra la vie ;
Elle m'aime, & mon cœur soupirant en secret
De sa tendre amitié cent fois a vû l'effet :
Mes douleurs mille fois ont pénétré son ame,
Pour l'en récompenser je vais trahir sa flâme.
Helas ! je me reproche en vain ma trahison,
J'ai goûté de l'espoir le dangereux poison.
Quand je vois pour mes feux que tout le rend facile,
Je sens que je me fais un reproche inutile,
Que je vais étouffer l'honneur & la pitié ;
Que l'amour dans mon cœur surmonte l'amitié
Mais non, Argire, non, faisons-lui résistance,
Ramene ma raison en m'ôtant l'espérance.

ARGIRE.

Ne vous devez-vous rien à vous-même, à l'État ?
Vous feriez contre lui, Madame, un attentat,
Si pouvant lui donner un Heros pour son Maître,
Et le seul qu'en ces lieux on puisse reconnoître,
Vous laissiez sa conduite à de moins dignes mains,
Pour vous trop attacher à des scrupules vains.
La raison est pour vous, Madame, & la justice.

La Princesse à l'État doit faire un sacrifice :
Qu'elle fasse aujourd'hui l'essai de sa vertu ;
Vous avez plus encor souffert & combattu.

LA REINE.

Je tremble, Gelon vient, quel parti dois-je prendre ?

Scène II.

LA REINE, GELON, ARGIRE.

GELON.

Madame, les discours qu'ici l'on fait entendre,
Pourroient auprès de vous m'avoir rendu suspect ;
Mais je viens vous jurer que mon profond respect,
Et que ma foi pour vous inviolable & pure,
Désavoue & déteste un insolent murmure.

LA REINE.

Prince, il n'est pas besoin de vous justifier.
Quand sur la vertu seule on peut se confier,
On dédaigne d'entrer dans de sourdes pratiques,
On laisse ce secours aux cœurs moins heroïques.
Ce sentiment au Peuple est même pardonné ;
Pour un autre que vous, je l'aurois condamné.

GELON.

Comment sur vos bontés faut-il que je m'exprime ?
Que ne peut les payer tout le sang qui m'anime ?
Je n'en ai point encore assez versé pour vous.

LA REINE.

On ſçait, Prince, combien vous avez fait pour nous ;
Vous voyez que l'Epire auffi vous fait connoître
Que ſur votre valeur on vous voudroit pour Maître.

GELON.

D'autres Guerriers, Madame, ont merit   ſon choix,
Et Soltrate a ſur-tout de légitimes droits ;
D'être de votre Sang le ſuprême avantage,
Lui doit de tout l'Etat attirer le ſuffrage.

LA REINE.

On ne le nomme point.

GELON.

Eſt-ce au Peuple    nommer
Celui que votre cœur, Madame, doit aimer ?

LA REINE.

Quand on a pour objet le bien de ſon Empire,
Aux ſuffrages du Peuple on doit ſouvent ſouſcrire ;
Par ſes vrais interêts le Peuple eſt éclairé,
Il faut être Heros pour en être adoré.
Sur les biens qu'il reçoit ſon choix ſe détermine,
Et le cœur d'une Reine où la gloire domine,
Un cœur qui ne fuit point d'aveugles mouvemens,
Peut ſur un choix ſi f  r regler ſes ſentimens.

GELON.

Ah, Madame, quel choix quand la foule décide !
Le Peuple que ſouvent ſon ſeul caprice guide,
Pour de foibles vertus peut prendre un fol amour.

LA REINE.

Je le crois, & peut-être il le marque en ce jour.
Je n'ai point encor vû qu'une ame noble & grande
D'une Couronne offerte avec soin se défende ;
Que qui peut commander, aime à vivre Sujet.

GELON.

La gloire qu'un grand cœur a toujours pour objet,
Du bonheur de regner n'est point inféparable,
On l'en peut détacher sans être méprisable.
Quelquefois il est beau...

LA REINE.

Je vois votre dédain,
Vous êtes au-dessus du pouvoir souverain ;
Mais quand vous méprisez l'offre d'une Couronne,
Ce mépris peut tomber sur la main qui la donne.

GELON...

Madame, de ce crime on ne peut m'accuser,
Vos sublimes vertus s'y doivent opposer.
J'aurois pû m'engager dans un crime contraire,
Mais vous m'avez vous-même empêché de le faire ;
Dans de puissans liens vous avez mis mon cœur,
Vous m'avez fait aimer votre sang, votre Sœur ;
Et j'avois en effet besoin contre vos charmes,
De charmes aussi forts & d'aussi fortes armes :
Témoin de vos vertus, je pouvois chaque jour
Par l'admiration aller jusqu'à l'amour.

LA REINE.

Ce n'est point de l'amour qu'on veut vous faire prendre,
Gelon, il ne faut point ici vous en défendre.
Je suis Reine, & je veux aujourd'hui faire un Roi ;
Mais la raison d'Etat est mon unique loi.
Puisqu'à d'autres destins votre amour vous engage,
C'est assez, je n'ai rien à dire davantage.

Scène III.

LA REINE, ARGIRE.

LA REINE.

Argire, quelle honte ! où vais-je me cacher !
Que je le punirai de m'avoir sçu toucher,
Et d'avoir par ma faute aperçu ma foiblesse.
Quels discours j'ai tenus ! Ciel ! avec quelle adresse
L'ingrat me les a fait mille fois répéter !
Helas ! cherchoit-il donc à n'en pouvoir douter ?
Non, il ne s'appliquoit qu'au soin de s'en défendre,
Et me faisoit parler pour ne me point entendre.
Avec quel artifice, & par quels vains détours
Repouffoit-il un sens que j'appuyois toujours !
Ah ! je sens qu'au dépit l'amour cede la place.

ARGIRE.

Madame, s'il revient & vous demande grace ?

LA REINE.

Il y viendrait en vain, Argire, je le hais ;
Mais, hélas ! je sçai trop qu'il n'y viendra jamais.
Donnons du moins, donnons à nos Etats un Maître,

Qui par mille chagrins lui fasse reconnoître
Ce que c'est que l'orgueil du pouvoir souverain
Qu'il traite maintenant avec tant de dédain.
Pense-t'on qu'il soit seul digne du Diâdeme ?
L'Etat seroit tombé dans un malheur extrême.

Scène IV.

LA REINE, SOSTRATE, ARGIRE.

SOSTRATE.

Ne fuyez plus un Prince à vous suivre attaché,
Madame, vous sçavez quel amour j'ai caché ;
C'est le plus grand effort qu'un Amant puisse faire,
Je l'ai fait cependant sans espoir de vous plaire ;
Et lorsqu'Attale heureux devenoit votre époux,
Je mourois sans marquer que je mourois pour vous.
Enfin, si quelquefois au travers de mes feintes
Vous avez vû mes maux sans entendre mes plaintes,
Souffrez qu'avec respect je vous parle en ce jour.
Attale est mort, Madame, & je brûle d'amour.

LA REINE.

Oui, j'ai sçû remarquer, Prince, votre conduite,
Et de vos sentimens je suis assez instruite.

SOSTRATE.

Si vous voïez mon cœur, que je serois heureux,
Par la sincérité, par l'ardeur de mes vœux.
Les autres aimeront en vous votre Couronne ;
Défiez-vous de tout ce qui vous environne.

Pour moi, je vous aimai sans espoir, sans dessein,
Lorsqu'un autre étoit prêt à vous donner la main,
Quand l'amour ne pouvoit que me coûter de larmes ;
Voilà quel fut en moi le pouvoir de vos charmes.

LA REINE.

Maintenant je suis libre, & je veux faire un Roi
Qui soit digne du Trône, & digne aussi de moi.

SOSTRATE.

Si l'excès de l'amour mérite récompense,
Et si l'on peut compter sur la persévérance,
Un cœur qui n'a jamais ressenti que vos coups
N'osera-t'il penser qu'il est digne de vous ?

LA REINE.

J'estime votre amour, & vous rendrai justice.

SOSTRATE.

Puis-je espérer qu'un jour à cet amour propice...

LA REINE.

Croyez que vous n'avez peut-être aucun Rival
Prince, à qui votre amour ne doive être fatal.

SOSTRATE.

Madame, à quels transports...

LA REINE.

Prince, il vous doit suffire ;

Allez,

Scène V.

LA REINE, ARGIRE.

LA REINE.

Argire, hélas ! que viens-je de lui dire ?

ARGIRE.

Vous m'en voyez surprise, & jusques à ce jour.

LA REINE.

Voilà jusqu'où m'emporte un malheureux amour.
Ah, je ne respirois qu'une prompte vengeance
Je voulois abaisser un ingrat qui m'offense :
Et songeois-je à Sostrate en ce fatal moment ?
Voulois-je couronner cet odieux Amant ?
Argire, je le trouve encor plus haïssable,
Depuis qu'il a surpris un moment favorable,
Depuis qu'à ma colere il m'a fait succomber.
Toute ma haine enfin sur lui va retomber ;
Quoi ! je l'épouserois pour perdre ce que j'aime ?
Ah ! ne nous vengeons point s'il se peut sur nous-même.
Mais pourquoi me venger ? en ai-je donc sujet ?
Quel crime ai-je à punir, & quel est mon projet ?
Gelon aime ma Sœur, il est amant fidelle :
Il méprise, il est vrai, la Couronne pour elle,
Il ne veut point regner aux dépens de sa foi ;
Que j'aimerois qu'il fît un tel crime pour moi !

Scène VI.

LA REINE, ARGIRE, PHENIX.

PHENIX.

Madame, pardonnez si mon impatience
Trouble de vos secrets l'auguste confidence ;
Mais le Ciel nous accable aujourd'hui de ses coups ;
La Péonie encor prête à tomber sur nous,
Traitant d'assassinat la prompte mort d'Attale,
Marque pour la venger une ardeur sans égale ;
Un Heros annonçant la guerre dans ces lieux,
En appelle à témoin les hommes & les Dieux.
De ce crime commis près de la Péonie,
Ils veulent que l'Epire aujourd'hui soit punie.
Ses Alliés sans doute, & sur-tout les Romains,
Voudront favoriser ses injustes desseins.
Le Peuple est effrayé : dans cette conjoncture
Il seroit dangereux d'exciter son murmure,
Et par mille raisons vous lui devez donner
Un Roi, dont la vertu soit propre à le gagner,
Gelon si glorieux, si grand, si redoutable,
À vos Peuples guerriers sçauroit se rendre aimable ;
Et portant la terreur au cœur des ennemis,
Il rendroit vos Sujets & vainqueurs & soumis,
Mais pardonnez, Madame, à l'ardeur qui m'anime,
Si j'ose...

LA REINE.

Votre zele est digne qu'on l'estime,
Vos raisons ont du poids, les obstacles sont grands,
Laissez-moi regarder tant d'objets differens.

Scène VII.

LA REINE, ARGIRE.

LA REINE.

Allons, je vois ma Sœur ; pour paroître à sa vûë,
De trop de mouvemens je me sens l'ame émuë.

Scène VIII.

LA REINE, LA PRINCESSE, ARGIRE.

LA PRINCESSE.

Quoi ! la Reine me fuit, tout m'abandonne, hélas !
Arrêtez-vous, Madame, & ne me fuyez pas.
Ecoutez les soupirs d'une Sœur misérable,
Qui vient se plaindre à vous du tourment qui l'accable :
Regardez mes malheurs avec quelque pitié.
Je crains d'avoir perdu déjà votre amitié,
Et je viens cependant la demander encore,
Je viens vous faire voir l'ennui qui me dévore.
Encor que vous causiez ma mortelle douleur,
Je suis accoutumée à vous ouvrir mon cœur,
Il veut vous faire part de ses peines secrètes ;
Je me plains même à vous des maux que vous me faites.
On dit, (& ce discours remplit mon cœur d'effroi,)
On dit que dans ces lieux Gelon doit être Roi ;
Qu'à des pleurs éternels je serai condamnée,
Madame, & c'est par vous que j'y suis destinée.

LA REINE.

Qui vous donne déjà de si vives frayeurs ?

LA PRINCESSE.

L'amour, un tendre cœur qui sent tous les malheurs ;
Soltrate, qui nourrit mes chagrins par les craintes,
Nous avons mêmes maux, nous faisons mêmes plaintes :
Mais vous, Madame, enfin par votre air interdit,
Ne m'en dites-vous point plus qu'il ne m'en a dit ?
Je vous parle peut-être avec peu de prudence,
Mais en votre amitié je mets ma confiance ;
L'artifice est peu propre à vous marquer ma foi,
C'est ma sincérité qui doit parler pour moi.

LA REINE.

Ces sentimens, ma Sœur, ont de quoi me confondre,
Ce n'est que par mes pleurs que je puis vous répondre ;
Ne pénétrez pas trop mon funeste secret.

LA PRINCESSE.

Ah ! mon timide cœur le découvre à regret.
Madame, il est donc vrai, je n'en suis plus en doute,
Ce n'est plus l'amitié que votre cœur écoute,
Une autre passion la détruit aujourd'hui ;
Et mon fidele amour dont vous êtes l'appui,
Ne fera plus pour vous qu'un sujet de colere :
L'excès de ma douleur peut même vous déplaire.
Ces pleurs qu'à vos regards je ne sçaurois cacher,
Vous vont peut-être aigrir au lieu de vous toucher.
Hélas ! quels sentimens aurons-nous l'une & l'autre ?
Vous troublez mon bonheur, je dois craindre le vôtre.

LA REINE.

Je n'en espere point, ma Sœur, séchez vos pleurs.

LA PRINCESSE.

Vous aimez, vous regnez, je prévois mes malheurs ;
De grace tirez-moi de cette peine extrême,
Dites si vous l'aimez, Madame, & s'il vous aime ;
Vous voyez votre Sœur tombante à vos genoux.

LA REINE.

Que faites-vous hélas ! Princesse, levez-vous.
Je suis une perfide, une injuste, une ingrate ;
Donnez-moi tous ces noms, si leur horreur vous flatte ;
Oui, j'aime votre Amant, j'ai pu les mériter ;
Mais cet amour encor ne m'a rien fait tenter.
Gelon sçut m'inspirer la plus fatale flâme
Qui peut-être jamais s'alluma dans une ame.
Malgré tout cet amour vous alliez l'épouser,
Mais le sort autrement paroît en disposer.
Attale est mort, le Peuple a déjà fait connoître
Le besoin qu'il ressent de l'avoir pour son Maître,
Et je dois opposer à nos fiers ennemis
Un Roi de qui le bras ait les destins amis.
Bien plus par ces raisons que par ma propre estime,
J'ai voulu l'engager, & voilà tout mon crime.
Mais il faut l'avouer, rien n'ébranle sa foi,
Il méprise pour vous la gloire d'être Roi.
Sur sa foi cependant vous êtes alarmée ;
Rassurez-vous, ma Sœur, vous êtes trop aimée.

LA PRINCESSE.

Un tel excès d'amour a de quoi me charmer,
Je ne m'affurois pas qu'il pût si bien aimer ;
Mais hélas ! vous l'aimez, que me sert sa tendresse ?
Madame, de mon sort vous êtes la maîtresse.

LA REINE.

Je vous l'ai déjà dit, ce n'est point mon amour,
Ma Sœur, qui reglera nos destins en ce jour.
L'Etat est menacé, déjà la Péonie
Aux fiers Ætoliens contre nous s'est unie.
À cette guerre encor Rome va prendre part.
Pour mon Peuple effrayé ferai-je sans égard ?
Il demande pour Roi le Prince qui vous aime,
Dites, que puis-je faire en cette peine extrême ?
Je vous aurois peut-être épargné de l'ennui,
En vous désavouant ce que je sens pour lui.
Mon amitié n'a pû se résoudre à se taire,
Et vous avez voulu que je fusse sincère.
C'est assez, je vous laisse.

LA PRINCESSE.

Ah ! Ciel, si ta rigueur
Me destine à souffrir, choisis-moi mon malheur.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

Scène PREMIÈRE.

LA PRINCESSE, *seule*.

Malheureuse Princesse, es-tu bien résoluë ?
De ton Amant en pleurs soutiendras-tu la vûë ?
As-tu bien consulté tes forces, ta raison ?

Ne crains-tu de ton cœur aucune trahison ?
Seras-tu, s'il le faut, inhumaine & cruelle,
Pour mettre au desespoir l'Amant le plus fidelle ?
J'ai ses feux & les miens ensemble à surmonter.
Quels troubles ! Ah ! je sens mon cœur se révolter.
Gloire, raison, vertu, venez à ma défense,
J'implore contre moi toute votre assistance ;
Rendez un triste calme à mes sens alarmés,
Venez rompre des nœuds que vous avez formés.

Scène II.

LA PRINCESSE, PHÈDRE.

PHÈDRE.

Vous me voyez, Madame, inquiète & tremblante ;
Du sort qui vous attend, mon zèle s'épouvante.
Tout le Peuple s'émeut en demandant pour Roi
Le glorieux Héros qui vous garde sa foi.
Sa tendresse pour vous & l'aigrit & l'outrage :
Je vois de toutes parts un sinistre presage :
J'en tremble, j'en frémis.

LA PRINCESSE.

Phèdre, rassure-toi.

PHÈDRE.

Madame, seriez-vous plus tranquille que moi ?
Qui pourroit vous donner une telle assurance ?
Tout va périr pour vous.

LA PRINCESSE.

N'en croi pas l'apparence ;
Tu vas voir tout calmé, Phedre, dans un moment.

PHEDRE.

Qui pourroit donc causer un si grand changement ?
Hé, de grace daignez, Madame, me le dire.
Quoi cet heureux hymen où votre cœur aspire ?...

LA PRINCESSE.

Phedre, il n'est plus d'hymen ; mais tout va se calmer.

PHÈDRE.

Ah Ciel ! que ce discours commence à m'alarmer !
Dans vos sombres regards une tristesse est peinte,
Qui porte dans mon cœur la douleur & la crainte ;
Madame, tirez-moi du plus cruel souci.

LA PRINCESSE.

Ton esprit ne fera que trop tôt éclairci.

Scène III.

LA PRINCESSE, GELON, PHEDRE.

GELON.

Quoi ! verrai-je vos yeux toujours baignés de larmes ?
Mon amour & ma foi sont-ils pour vous sans charmes ?
Ne peuvent-ils calmer un moment vos douleurs ?
Quoi ! ma Princesse encor vous redoublez vos pleurs ?

LA PRINCESSE.

Ce n'est que par mes pleurs & ma douleur extrême,
Que je puis maintenant marquer que je vous aime.
Je voudrois vous donner, Seigneur, avec ma foi,
Ces honneurs qu'aujourd'hui vous refusez pour moi,
Sûre qu'avec ma main ils toucheroient votre ame.

GELON.

Hé, je compte pour rien tous ces honneurs, Madame.
Le don de votre main, votre amour seul m'est doux.

LA PRINCESSE.

Hélas ! Prince, ma main ne fera plus à vous.

GELON.

Que dites-vous, Madame ? Ah Ciel ! quel coup de foudre ?
De grace expliquez-vous.

LA PRINCESSE.

Prince, il faut s'y refoudre :
Pour la dernière fois je vous parle en ce lieu ;
Recevez d'une Amante un éternel adieu.

GELON.

De quelle prompte horreur ai-je l'ame faïtie ?
Un éternel adieu ! Vous m'arrachez la vie.
Où suis-je, juste Ciel ! ai-je bien entendu ?
Un éternel adieu, Madame, m'est-il dû ?

LA PRINCESSE.

Il le faut, je le dois ; la Reine est ma rivale.
On vous appelle au Trône, & ma flâme fatale
S'opposeroit aux vœux que font tous nos États,
Pourroit vous dérober le fruit de vos combats,
Démentiroit le Ciel qui pour vous se déclare ?
Hé ! que feroit de plus une haine barbare ?
Non, non, connoissez mieux l'amour qu'on a pour vous :
Si je vous aimois moins, vous feriez mon époux.

GELON.

Ainsi donc votre amour prend soin de ma fortune ?
Ayez, ayez, Madame, une ame plus commune ;
Dans ces grands sentimens l'amour a peu de part.
Cessez d'avoir pour moi cet outrageant égard.
Montrez-moi ces transports, & ces jalouses larmes,
Ces chagrins que tantôt j'ai trouvé pleins de charmes,
Vous ne m'opposiez pas le Trône & la grandeur
Où vous me renvoyez avec tant de froideur.
Vous craigniez de me voir en épouser une autre ;
Vous souhaitiez d'unir mon sort avec le vôtre.
Voilà comme l'on aime, & j'en étois charmé.

LA PRINCESSE.

Prince, mon cœur jamais ne vous a tant aimé.
J'ai maintenant, Seigneur, un amour véritable :
Jusqu'ici ma tendresse étoit peu raisonnable ;
J'ai craint d'être trahie, & ma fatale erreur
À garder ma conquête appliquoit tout mon cœur.
Helas ! la jalousie est bien peu délicate ;
J'étois, en vous aimant, injuste autant qu'ingrate.
Vous paroissiez perfide à mon esprit jaloux ;
Doutant de votre foi je voulois être à vous,

Mon amour inquiet vous ôtoit la Couronne ;
Cet amour rassuré, Prince, vous la redonne,
Helas ! pardonnez-moi ces vœux interressés,
Ces alarmes, ces soins à vous nuire empressés,
Ces soupçons, ces chagrins, enfin ce plaisir même
Que m'ont fait vos refus de la grandeur suprême.

GELON.

Non, ma Princesse, non, n'éteignons point nos feux ;
Rendez-moi votre amour, c'est tout ce que je veux.

LA PRINCESSE.

Puisque je suis aimée, & l'ai sçû reconnoître,
Il est tems que je songe à mériter de l'être.
Pour moi vous renoncez aux honneurs les plus doux,
Mais je fais plus encore en renonçant à vous.
Regnez ; aux autres Rois vous devez un exemple :
Songez que l'Univers aujourd'hui vous contemple.
Vous rougirez un jour...

GELON.

Vos vertus, l'équité,
Votre foi, tout m'engage à la fidélité :
S'il faut pour vous aimer porter une Couronne,
J'attends que mon épée à vos souhaits la donne.
Mais ce n'est point aux lieux où regne votre Sœur,
Que la gloire m'attend.

LA PRINCESSE.

Puis-je être à vous, Seigneur ?
Verrois-je contre moi tout un Peuple en furie,
Me reprocher les maux de ma triste Patrie ?
Les victoires, les biens que l'on perdrait par moi,

Et ce qu'on souffriroit de fuivre une autre loi ?
Source de tant de maux, & fous de tels aufpices,
Notre hymen pourroit-il avoir les Dieux propices ?

GELON.

Et moi, n'aurai-je donc rien à vous reprocher ?
Ingrate, mes maux seuls ne peuvent vous toucher.
Hé ! que m'importe à moi de la paix, de la guerre,
De ce Peuple indocile, & de toute la terre ?
Je ne voulois que vous. Votre cœur fut à moi.
Où porterez-vous donc ce cœur & votre foi ?

LA PRINCESSE.

C'est auprès des Autels où Diane est servie,
Que je prétends passer le reste de ma vie.
Vous oublierez mon nom trop fatal & trop doux ;
Et si malgré mes soins je songe encore à vous,
Si ma tranquillité ne peut être parfaite,
Votre repos du moins est sûr par ma retraite.

GELON.

Votre retraite, ah Dieux ! je sçaurai l'empêcher :
Il n'est rien à mes yeux qui vous puisse cacher.
J'irai, n'en doutez point, dans tous les lieux du monde
Troubler de votre cœur la paix la plus profonde.
Fondé sur vos sermens que je veux maintenir,
Le Ciel même, le Ciel ne me peut retenir.
Un juste désespoir permet la violence ;
Et si vous méprisez mes feux & ma constance,
Cruelle, vous verrez votre Amant furieux
Tout perdre, se venger, & mourir à vos yeux.

LA PRINCESSE.

Je sens trop mes malheurs, cher Prince, à votre vûë.
Plus je diffère & plus ma force diminue.
Adieu, goûtez en paix le sort qui vous attend.
Puissiez-vous être heureux, puisqu'il m'en coûte tant !

GELON.

Je vois qu'il n'est plus tems d'employer la menace,
Madame, c'est à moi de vous demander grace.
Quoi ! malgré mes soupirs, mes pleurs, mon désespoir,
Pourrez-vous vous résoudre à ne me jamais voir ?

LA PRINCESSE.

Ah, Prince ! cachez-moi vos soupirs & vos larmes.
Lorsque vous m'attaquez avec de telles armes,
Vous me désesperez ; mon funeste dessein
Deviens plus difficile, & non plus incertain.
J'en mourrai ; mais il faut que le tems vous console.

GELON.

Vous pourrez donc partir ?

LA PRINCESSE.

Il faut que je m'immole.
Pour l'État, pour nos Dieux ferez-vous sans égard ?
Consentez, s'il se peut...

GELON.

Je verrois ce départ !
Ah ! suspendez du moins un dessein si funeste.
C'est dans ce mal pressant le seul bien qui me reste.

Madame, songez-y, vous me désesperez,
Mon trépas est certain lorsque vous partirez.

LA PRINCESSE.

Que dites-vous ? ah Ciel ! quelle est ma destinée ?
Hé bien, je vous accorde encor cette journée ;
Peut-être mes raisons se feront mieux goûter.
Mais de ma force enfin vous me faites douter.
Tantôt à vous quitter je m'étois résoluë,
Je ne m'en flatte plus, votre douleur me tuë.
Mais, Dieux ! quel mouvement mon cœur s'est-il permis ?
Je vous accorde un jour, puisque je l'ai promis :
Mais ce jour expiré, quelque ennui qui me presse,
Je ferai voir ma force égale à ma faiblesse.
Ne soyez pas plus faible, & souffrez mon malheur.
Softrate vient ; je fors.

Scène IV.

GELON, SOSTRATE.

SOSTRATE.

Vous triomphez, Seigneur ;
De vous parler ici, puis-je avoir l'avantage ?
Seigneur, quand faudra-t'il que je vous rende hommage ?
Daignerez-vous bientôt recevoir mes respects ?

GELON.

Vos hommages, Seigneur, me feroient trop suspects,
Je ne me mettrai point en état d'y prétendre.

SOSTRATE.

Jusqu'à l'entier succès il faut vous en défendre
On risque les desseins à les faire éclater.

GELON.

Si j'avois ces desseins, je crois sans me flater
Qu'à vos prétentions, Seigneur, je pourrais nuire.

SOSTRATE.

Qui l'ignore ? il ne tient qu'à vous de me détruire.
Comment vous résister, quand je n'ai pour tous droits
Que d'être resté seul du sang de tous nos Rois ?
Je l'avoûrai, ce droit est foible auprès des vôtres.

GELON.

Vous devriez regner, mais on en nomme d'autres.
L'Epire de vos droits sçait assez mal juger ;
Vous sortez de ses Rois, je suis un étranger.
Cependant vous voyez en cette conjoncture,
Que sa voix en effet ne vous feroit pas sûre.

SOSTRATE.

Sa faveur est pour vous, & la raison pour moi.
Mais ce n'est qu'à la Reine enfin à faire un Roi.
Vous comptez peu sa voix, à ce que je puis croire.
À plaire au Peuple seul, vous mettez votre gloire.
Vos desseins cependant courroient quelque hazard,
Seigneur, si pour son sang la Reine avoit égard.

GELON.

Ah, Seigneur, sur ce point je n'ai rien à vous dire.
Je vous laisse le Trône où votre cœur aspire ;

Mais encore une fois, si j'y voulois monter,
Vous ne me pourriez pas aisément réfilter.
Cependant pour jamais mon amour m'en fépare :
Je ne veux point regner & je vous le déclare.
Ce que je fais peut-être est d'un assez grand poids.
Pour être bon à joindre à tous vos autres droits.

SOSTRATE.

Ce superbe discours...

Scène V.

SOSTRATE, MILON.

MILON.

La Reine va paroître,
Elle veut vous parler, Seigneur.

SOSTRATE.

Il fait connoître
Par son air orgueilleux qu'il est sûr de son cœur.
L'insolence est toujours la marque du bonheur.
La Reine cependant m'a donné l'esperance
D'avoir sur mes Rivaux l'entière préférence.
Sçachons encore un coup ce que j'ai pû gagner.
Parlons, pressons, il faut ou tout perdre, ou regner.

MILON.

Oui, fixez aujourd'hui votre attente incertaine ;
Le Peuple est assemblé dans la place prochaine,
Son amour pour Gelon a fait des mécontents.
Suivez votre projet, Seigneur, il en est tems ;

Vous voyez vos amis prêts à tout entreprendre,
Et leur nombre est plus grand qu'on ne pouvoit attendre.
Dès le moindre signal ils s'assembleront tous.
Sçachez ce que la Reine a résolu de vous.

SOSTRATE.

Leur secours fera bon si tout nous abandonne,
Mais je cède à l'espoir que la Reine me donne ;
Sans doute elle balance en dépit de l'amour,
Elle n'ose paroître aux yeux de cette Cour.
Sans égard pour son sang, sans foi pour la Princesse,
Elle est Reine, & doit vaincre ou cacher sa faiblesse.
Qu'elle tremble, s'il faut qu'elle écoute ses vœux ;
Je ne souffrirai point qu'un rival soit heureux.
Mon cœur jaloux médite une affreuse vengeance.
De quoi n'est point capable un amour qu'on offense ?

Scène VI.

LA REINE, SOSTRATE.

SOSTRATE.

Vous voyez que le Peuple attende sur vos droits,
Madame, & qu'il est prêt à vous prescrire un choix :
Hâtez-vous d'arrêter le cours de cette audace,
Nommez, montrez un Maître à cette populace,
Madame, & les mutins saisis d'un juste effroi
Reconnoîtront soudain & leur Reine & leur Roi.

LA REINE.

Ce n'est point la hauteur, Prince, mais la prudence,
Qui peut d'un Peuple fier arrêter l'insolence.

SOSTRATE.

Il feroit dangereux ici de se tromper ;
L'orage est foible encore, il peut se dissiper.
Mais si par une foible & molle patience
Vous laissez jusqu'au bout croître la violence,
Votre pouvoir, Madame, une fois affoibli,
Jamais dans son état ne sera rétabli.
Faites, faites un Roi dont le seul nom imprime
À des Sujets trop fiers un respect légitime,
Et qui forte d'un sang qui soit accoutumé
À se voir dans ces lieux craint aussi-bien qu'aimé.
J'oserai rappeler ici votre promesse,
Tout vous parle pour moi, mes respects, ma tendresse,
Votre sang, l'intérêt de votre autorité ;
Je serois trop haï, si j'étois rejeté.

LA REINE.

Oui, je vous ai donné tantôt quelque espérance,
Mais de la confirmer le Peuple me dispense.
Je venois vous le dire, il est trop dangereux
D'irriter contre moi des esprits orgueilleux.
Pour souhaiter mon cœur peut-être & ma Couronne,
Vous avez vos raisons, & je vous le pardonne ;
Mais quand vous y pensez, je dois songer à moi.

SOSTRATE.

Vous avez vos raisons, Madame, je le voi ;
Le fond de votre cœur par ce discours s'explique ;
Vous ne consultez pas toujours la politique.

LA REINE.

Avez-vous oublié, Prince, à qui vous parlez ?

SOSTRATE.

Souffrez mon désespoir lorsque vous m'accablez.
J'excite le courroux, sûr de l'indifférence
Que peut craindre un Amant quand il perd l'espérance.
Pourquoi m'empoisonner tantôt d'un faux espoir ?
Ces divers mouvemens, Ciel ! que me font-ils voir ?
Un dépit, un retour.

LA REINE.

Qu'osez-vous donc me dire ?

SOSTRATE.

Gelon est trop heureux, il sçait ce qu'il inspire.
Madame, cependant si j'en croi les fiertés,
Il n'est pas sûr qu'il daigne agréer vos bontés.
Je vois que ce discours commence à vous déplaire ;
Je fors, j'attirerois sur moi votre colere.
Malheureux, méprisé, votre haine aujourd'hui
Me puniroit encor pour le crime d'autrui.

Scène VII.

LA REINE, PHENIX.

LA REINE.

En faveur de Gelon quand vous m'avez pressée,
Tantôt de votre ardeur je n'étois point blessée :
Mais j'ai d'autres desseins comme d'autres souhaits,
Phenix, & je deffens qu'on m'en parle jamais.

PHENIX.

Puis-je parler encore, & ne vous point déplaire ?
J'ai vû fortir Soltrate enflâmé de colere ;
Et si j'ose le dire, on previent votre esprit.
Par un discours trompeur Soltrate vous aigrit.
Remplit d'un noir courroux, il excite le vôtre
Il craint de voir le Sceptre entre les mains d'un autre.
Il redoute sur tout un Prince glorieux,
Seul digne de regner & de plaire à vos yeux.
Vous n'étiez pas tantôt contre lui prévenuë,
Votre esprit a changé ; Soltrate vous a vûë.
Ah, Madame, aujourd'hui que vos heureux Sujets,
De votre amour pour eux puissent voir les effets.
Que la raison d'État sur vous soit souveraine.
Dans un jour si marqué ne vous montrez que Reine.
Procurez-nous la paix, la gloire & le repos,
En nous donnant pour Roi le plus grand des Heros.
Mais je laisse un discours dont l'ardeur vous offense ;
La sujet qui m'amene est d'assez d'importance,
De l'Armée en ces lieux il vient des Députés,
Madame, ils ont dessein d'implorer vos bontés.
On ne sçait pas encor la grace qu'ils demandent.

LA REINE.

Hé bien, allons, Phenix, sçavoir ce qu'ils attendent.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

Scène PREMIÈRE.

GELON, PHENIX.

PHENIX.

La nouvelle, Seigneur, n'en est que trop certaine,
Solstrate est irrité des refus de la Reine.
Son trouble, ses amis qu'il assemble en secret,
Font trop voir qu'il médite un funeste projet.
L'on a même un soupçon qui paroît vraisemblable,
Que de la mort d'Attale il se trouve coupable,
Les amis que l'on voit qu'il avoit sçu gagner,
Marquent que dès longtems il songeoit à regner.
La Reine épouvantée ordonne qu'on l'arrête,
Et le Sceptre est à vous si votre main est prête.
Puisque le Ciel vous l'offre, il faut le recevoir.

GELON.

Le Ciel ne m'offre point le souverain pouvoir,
Puisqu'il me l'offre au prix de faire une injustice.

PHENIX.

Ainsi l'amour vous mene au gré de son caprice.
Pourquoi vous signaler par d'illustres exploits,
Si la gloire est chez vous soumise à d'autres loix ?...
Choisissez du Heros ou de l'Amant fidelle.
Le Trône est des Heros la place naturelle :
Leur grand cœur par l'amour n'est jamais abattu ;
L'amour est leur foiblesse, & non pas leur vertu.

GELON.

Phenix, l'amour en moi n'est point une foiblesse.
Mais j'allois, comme on sçait, épouser la Princesse.
Il ne peut arriver d'assez grands changemens
Pour me faire oublier ma foi ni mes sermens.
Je ferois sans amour tout ce qu'on me voit faire.
La Princesse a pour moi l'ardeur la plus sincere
Qui jamais d'un Amant ait engagé la foi ;
Pour me placer au Trône elle renonce à moi,
Elle est prête à choisir une triste retraite :
Et loin, de reconnoître une ardeur si parfaite,
Pourrois-je, profitant d'un si funeste effort,
Regner par les malheurs, peut-être par la mort ?
Entre les bras de Phedre elle est presque mourante.
Du dessein qu'elle a fait tout son cœur s'épouvante.
Je vois couler les pleurs, ils demandent ma foi,
Et malgré les discours ce sont eux que j'en croi.
Si je l'abandonnois au tourment qui l'accable,
Phenix, je me croirois un monstre abominable.

PHENIX.

Quoi donc ! l'Epire en vain vous marque son amour ?
Tout le Peuple à grands cris vous demande en ce jour :
Et sçavez-vous encor, Seigneur, que notre Armée,
De vos fameux exploits autrefois si charmée,
Fait par des Députés arrivés au Palais,
Au moment que je parle expliquer ses souhaits ?
Pour l'intérêt commun ils conjurent la Reine
De fixer de l'Etat la fortune incertaine ;
De nous donner un Roi qui puisse tout calmer :
Et pour tout dire enfin, Seigneur, de vous nommer.
Le Peuple qui déjà vous a marqué son zele ;
Suit encor son exemple & députe comme elle.

Après un tel éclat pouvez-vous balancer ?
Tout l'Etat sur le Trône a voulu vous placer.
Les Peuples ont osé vous demander pour Maître ;
Il feroit dangereux pour vous de ne pas l'être ;
Sans cesse un autre Roi justement alarmé,
Vous tiendrait criminel d'avoir été nommé.

GELON.

La crainte sur mon cœur n'a pas beaucoup d'empire.
Vous pouviez m'épargner l'embarras de le dire.
Ces périls, s'il est vrai que j'en sois menacé,
Me feront achever ce que j'ai commencé.

PHENIX.

Ah, Seigneur se peut-il... Mais la Reine s'avance.

Scène II.

LA REINE, GELON.

LA REINE.

Du respect qui m'est dû pour vous on se dispense.
Vous sçavez que l'Armée a député vers moi,
Et m'ose demander de vous nommer pour Roi
Ce soin dans des Sujets renferme trop d'audace.
Qui vient prier ainsi secrètement menace.
Un pas aussi hardi blesse l'autorité.

GELON.

Madame, vous sçavez si j'ai rien attenté.
Dans le crime du Peuple on ne peut me confondre.

LA REINE

Il n'est pas tems encor, Prince, de me répondre.
À leur zele pressant je n'ai rien refusé ;
Dans l'état où je suis je ne l'ai pas osé.
À votre choix encor j'ai remis ma réponse ;
Mais après écoutez ce que je vous annonce.
L'on a besoin d'un Roi, vous le voyez allez.
La guerre dont encor nous sommes menacez,
Par un Roi seulement peut être soutenuë ;
Un Roi seul peut calmer la populace émuë.
Si vous ne l'êtes pas, il faut quitter ces lieux :
Prince, votre personne attire trop les yeux.
Après ce que pour vous mes Peuples osent faire,
Après qu'ils ont marqué cette ardeur téméraire,
Sans doute un autre Roi ne vous laissera pas
Avec tranquillité vivre dans ses Etats.
Cette même valeur qui nous feroit utile.
Si vous ne regnez pas, fait que je vous exile.
Mes Sujets à l'aimer feroient toujours portez.
Les détours feroient vains : ou regnez, ou partez.

GELON.

Oui, votre autorité, Madame, est trop blessée
Par le choix que propose une foule insensée :
Et vous devez payer par un juste refus
Un insolent orgueil qui ne vous connoît plus.
Les égards sont honteux dans une Souveraine,
Refusez vos Sujets, puisque vous êtes Reine.

LA REINE.

De mon autorité vous prenez l'intérêt ;
Vous le devez sans doute, & votre soin me plaît.
Je l'avois négligée en ce qui vous regarde,
Et peut-être ma gloire en ce point se hasarder
Mais peut-être qu'aussi dans de pareils projets
Elle n'est qu'à chercher le bien de mes Sujets.
Un Sceptre est florissant dans des mains qu'on adore ;
Je n'ai donc point rougi de vous l'offrir encore.

GELON.

Hé, Madame ! songez si j'ai pu l'accepter ?

LA REINE.

Un inutile amour vous fait donc résister
À votre propre gloire, aux souhaits de l'Epire ?
Il falloit m'imiter, l'exemple a dû suffire.
L'amour sur nos pareils doit être sans pouvoir.
J'aimai, je vous le dis, & vous l'avez su voir ;
Mais je hais encor plus, & je veux vous l'apprendre,
Car enfin de mon cœur je ne sçai point dépendre.
Je vous aimois, je pus vous donner à ma Sœur,
Ma main s'offroit ailleurs quand vous aviez mon cœur.
Et victime en effet pour en être plus Reine,
J'immolois à l'Etat mon amour & ma haine.
Depuis Attale mort, l'État a demandé
Qu'on vous offrît le Trône, il vous est accordé,
Par le même intérêt que j'épousois Attale,
Je vous ai fait une offre à vos desirs fatale.
Votre amour en murmure, & n'a pu se trahir :
Vous m'avez refusée, & je dois vous haïr.
Je vous hais donc autant que le veut la justice ;
Mais de ma haine encor je fais le sacrifice.

L'État est le plus fort, je veux vous faire Roi
Malgré des sentimens qui ne sont que pour moi.

GELON.

Madame, il faut partir ; l'exil est légitime.
Haïssez-moi pourtant sans m'ôter votre estime.
Par la foi, par l'honneur mon cœur est arrêté ;
Je ne puis être à vous sans blesser l'équité.
C'est à d'autres destins que la gloire m'appelle
Et je refuse un Trône en courant après elle.

Scène III.

LA REINE, seule.

Interdite, confuse, & détestant mon sort,
Est-il d'autres remèdes à mes maux que la mort !
Mon cœur désespéré sent tous les maux ensemble.
Je me plains d'un ingrat, je l'exile, & j'en tremble !
Je sens tous les mépris qui me viennent aigrir !
Je ne puis pardonner, mais je ne puis haïr !

Scène IV.

LA REINE, PHEDRE.

PHEDRE.

Du sort de la Princesse êtes-vous informée ?
Aussitôt qu'elle a su les souhaits de l'Armée,
Du Temple de Diane elle a pris le chemin.

LA REINE.

Juste Ciel !

PHEDRE.

Elle veut y fixer son destin.
Le Prince de Sicile en apprend la nouvelle.
Il sortoit d'avec vous, il part, vole après elle ;
Mais vainement, Madame, il court pour l'arrêter.
Si vous ne l'aidez pas, que pourra-t'il tenter ?
Vous perdez une Sœur, une aimable Princesse.
Daignez la rappeler, Madame, le tems presse.
Le Temple de Diane est proche de ces lieux.

LA REINE.

Allez, qu'elle revienne, & se montre à mes yeux.
Que ma Garde l'amene.

Scène V.

LA REINE, seule.

Ô Gloire trop fatale !
Rappeller près de moi mon heureuse Rivale !
C'est l'effort douloureux qui signale l'amour
Qu'en ce moment cruel je viens de mettre au jour.
Que ne me donniez-vous, Ciel, une ame commune.
N'ai-je de la vertu que pour mon infortune.
Hélas ! faut-il prêter moi-même du secours
Aux desirs d'un Ingrat qui m'offense toujours ?
Quoi ! même dans l'instant qu'il apprend que je l'aime,
Il vôle après ma Sœur plein d'une ardeur extrême.
Cependant loin de suivre un trop juste courroux,

Je reconnois ma Sœur dans mes transports jaloux.
Il l'aimoit, il la trouve Amante généreuse :
Mais qu'on l'est aisément lorsque l'on est heureuse !
Que je sens de chagrins ! Ô jour plein de douleur !
La mort d'Attale, hélas, me devient un malheur.
Est-ce assez, Dieux cruels, quel souci me dévore ?
Si j'en crois mes frayeurs, que dois-je attendre encore ?

Scène VI.

LA REINE, ARGIRE.

ARGIRE.

Ah, Madame, quels maux ai-je à vous annoncer !
L'ordre, vos droits sacrés, tout va se renverser.
Du Temple de Diane approchoit la Princesse,
Lorsque Gelon l'arrête ; atteste la Déesse ;
Invoque tous les Dieux de la foi protecteurs ;
Il se jette à ses pieds qu'il mouille de ses pleurs :
Menace, prie, & marque une douleur mortelle.
Elle employe à le vaincre une adresse cruelle ;
Leur douleur, leur vertu se montrent tour à tour ;
Tout le Peuple est touché d'un si parfait amour.
Lors votre ordre est reçu, votre Garde est venuë.
Elle emmene à nos yeux la Princesse éperduë.
Gelon l'esprit calmé veut partir dans l'instant,
Mais de son juste exil le Peuple est mécontent.
On entoure ce Prince au milieu de la Place ;
De le proclamer Roi quelques uns ont l'audace.
On nomme la Princesse en ce même moment.
Arrêtez ce désordre en son commencement.
Quoique Gelon encor veuille bien se défendre

D'un honneur que sans vous il ne doit point attendre,
Qui sçait... ?

Scène VII.

LA REINE, LA PRINCESSE ARGIRE.

LA PRINCESSE.

À Mes desseins pourquoi vous opposer ?
Madame, ma retraite alloit tout appaiser.
Et j'apprens ce qu'on ose en mon nom se permettre,
Ma vie et en vos mains, & je viens m'y remettre.

LA REINE.

Allons, & nous montrons à des Sujets ingrats.
Princesse, demeurez. Vous, ne me suivez pas.

Scène VIII.

LA PRINCESSE, ARGIRE.

LA PRINCESSE.

Grands Dieux, qui me comblez aujourd'hui de disgraces,
Vos mains de me frapper ne font-elles point lasses ?
N'ai-je point épuisé vos coups les plus affreux ?
Et quel crime ai-je enfin qu'un amour malheureux ?
Mais pourquoi me cacher à ce Peuple infidèle ?

Allons aux yeux de tous détester son faux zèle.
S'il le faut, pour borner le cours de sa fureur,
Cessons, cessons de vivre, & vengeons une Sœur.

ARGIRE.

La Reine ne veut point ce cruel témoignage,
Madame, & l'on vous ferme en ces lieux le passage.
Mais elle remettra les cours dans leur devoir,
Et dans peu de momens vous allez le savoir.

LA PRINCESSE.

Je le souhaite, Dieux ! mais ma frayeur redouble.
Un noir pressentiment m'inquiète & me trouble.
Est-ce la vérité qui parle dans mon cœur,
Ou si c'est seulement la crainte & la douleur ?

Scène IX.

LA PRINCESSE, PHÈDRE, ARGIRE.

LA PRINCESSE.

Phèdre, si tu le sçais, dis-nous ce qui se passe ?

PHÈDRE.

Aussitôt que la Reine a paru dans la Place,
Le respect naturel que lui doivent les cœurs
A dissipé l'orage & calmé les rumeurs.
Cette crainte qu'en nous le juste Ciel imprime,
Pour ceux qu'il fait regner par un droit légitime,
Impose le silence aux plus séditieux.
Gelon a, de la voir, rendu grâces aux Dieux.

Jusqu'alors arrêté par une injuste foule,
À l'aspect de la Reine il voit qu'elle s'écoule ;
Il s'approche, il lui parle, il se jette à genoux,
Lui marque son respect, nous le fait voir à tous ;
Lui jure qu'à ses droits plutôt qu'on fasse atteinte,
Son épée à nos yeux de son sang fera teinte.
La Reine parle au Peuple, & se fait écouter,
Quelques uns à ses pieds vont enfin se jeter.
Et quand ce calme heureux sans doute alloit renaître,
Nous avons vû Softrate & ses amis paroître ;
D'une foule execrable on le voit escorté.

LA PRINCESSE.

Quoi, Softrate ! Le traître, il n'est point arrêté ?

PHEDRE.

Les Gardes envoyés pour saisir le perfide
L'ont trouvé soutenu d'une troupe intrépide.
Ils ont été défaits, Madame, & contre nous
Les traîtres maintenant osent tourner leurs coups.
Mille traits sont partis dans ce désordre extrême ;
On n'a point de respect pour la Reine elle-même.

LA PRINCESSE.

Dieux ! la Reine & Gelon, à leurs traits exposez,
Trouveroient-ils la mort que vous me refusez ?

Scène X.

LA PRINCESSE, PHENIX, ARGIRE.

PHENIX.

Madame, pardonnez ma tristesse & ma peine,
Quand je vous viens ici reconnoître pour Reine.
La Reine est morte.

LA PRINCESSE.

Ah, Ciel ! Argire, soutiens-moi.

PHENIX.

Soltrate a pû penser que Gelon étoit Roi.
L'ordre d'être arrêté qui menaçoit sa tête ;
La Reine qui tout haut crie encor qu'on l'arrête,
Tout excite sa rage & trouble son esprit ;
De son cruel abord rien ne nous garentit.
Mille traits sur le Peuple ont marqué sa furie.
Les plus audacieux tremblent lors pour leur vie.
La Reine à son péril dédaigne de songer ;
Ce n'est que pour Gelon qu'elle craint le danger.
Loin d'éviter la mort à lui seul préparée,
Elle est près de ce Prince à son péril livrée.
Elle croit détourner les coups par son aspect,
Et que pour sa présence on aura du respect.
Rien n'arrête Soltrate, il se fait un passage :
Tu vas regner, Gelon, reçois donc mon hommage,
Lui dit-il ; mais lui-même il se livre à la mort.
Gelon vers lui s'avance, & par un prompt effort
Dans le sang du perfide il lave son offense.
Soltrate meurt. Milon en veut tirer vengeance :
Il lance un trait fatal, quel demon le conduit !
La Reine en est frappée, & dans l'instant il fuit.
Elle fait quelques pas pour aller jusqu'au Temple,
Nous laissant de son zèle un glorieux exemple ;
On veut la secourir, mais le coup est mortel.

Elle invoque Diane, & meurt sur son Autel.
Nous pourfuivons Milon, notre fureur l'accable.
Nous avons déchiré ce monstre abominable.
On voit moins un combat qu'un carnage odieux.
Gelon aux ennemis paroît un de nos Dieux,
Mais un Dieu courroucé, juste vengeur du crime.
Chaque coup de sa main immole une victime.
La fuite est le seul bien qui les puisse tirer
Des maux, où par eux même ils ont sçu se livrer.

LA PRINCESSE.

Je demeure immobile, & dans mon mal extrême
À peine je me sens & me connois moi-même.
Allons, allons encore embrasser une Sœur.
Puiſſions-nous l'embrassant expirer de douleur.

Scène DERNIÈRE.

*LA PRINCESSE, GELON,
PHENIX, ARGIRE,
PHEDRE.*

GELON.

Madame, je ne viens avec vous que me plaindre.
Vos malheurs sont plus grands que vous ne pouviez craindre.
Je vous connois. Je sçai qu'un Trône, & ses appas
De la mort d'une Sœur ne vous console pas.
Du moins si la vengeance adoucit une perte,
Cette triste douceur à vos vœux est offerte.

Les criminels sont morts, & le parti qui fuit
Par le Peuple irrité dans peu sera détruit.

LA PRINCESSE.

Vous devez être fûr de ma reconnoissance,
Mais de vous la marquer la douleur me dispense.
Cependant, si je vis, je vous garde ma foi ;
Vous aurez tous les vœux & du Peuple & de moi.

FIN

APPROBATION.

J'ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Scéaux les Tomes, IV. V. VI. VII. VIII. IX. & X. *du Théâtre François*. À Paris le 3 Août 1734. *Signé*,
GALLYOT.

PRIVILÈGE DU ROI.

Louis, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre, à nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requestes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Notre bien amé P. J. RIBOU, Libraire à Paris, Nous ayant fait remonter qu'il souhaiteroit continuer à faire réimprimer & donner au public *le Théâtre François ou Recueil des meilleures Pieces, Œuvres de Théâtre de Campiftron*, s'il Nous plaifoit lui accorder nos Lettres de Privilege à ce nécessaires ; s'offrant pour cet effet de le faire réimprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes : À CES CAUSES voulant traiter favorablement ledit Exposant, nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire réimprimer lefd. Livres ci-dessus spécifiés, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément & autant de fois que bon

lui semblera, sur papier & caracteres conformes à lad. feuille imprimée & attachée sous notred. contre-scel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de 6 années consécutives, à compter du jour de l'expiration du précédent Privilege. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; Comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire aucuns desd. Livres ci-dessus exposés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, même en feuilles séparées ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dud. Exposant ou de ceux qui auroient droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille liv. d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers aud. Exposant, & de tous depens, dommages & intérêts. À la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impetrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de les exposer en vente, les manuscrits ou imprimés qui auront servi de copie à l'impression desd. Livres seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données ès mains de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le sieur Chauvelin, & qu'il en fera ensuite remis deux exemplaires de chacun dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le sieur Chauvelin ; le tout à peine de nullité des Presentes ; du contenu desq. vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement, & paisiblement sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desd. Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desd. Livres, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & seaux Conseillers Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Chartre

Normande, & Lettre à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à
Verfailles le 19 Août l'an de grace 1734, & de notre Regne le 19. De par le
Roi en son Conseil, SAINSON.

*Registré sur le Registre VIII. de la Chambre Royale des Libraires &
Imprimeurs de Paris N. 778, folio 762 conformément aux anciens
Reglemens confirmés par celui du 28 Fevrier 1723. À Paris le 2 Octobre
1734.*

Signé, G. MARTIN, Syndic.

De l'Imprimerie de G. VALLEYRE, Fils.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Sapcal22
- Khardan
- FreeCorp
- Acélan
- Favete linguistis
- Tylwyth Eldar

1. ↑ <http://fr.wikisource.org>

2. ↑ <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr>

3. ↑ <http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html>

4. ↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur